



La Sance du mois

D cembre 2007

Zéro de conduite.net

The Truman show de Peter Weir (1999)

> Philosophie

> Terminales

Introduction

Ce film de Peter Weir (1999), fable sur un homme dont la vie est un gigantesque show télévisé, est l'occasion d'une réflexion sur plusieurs **thèmes philosophiques** : la vérité, l'existence, la liberté, le bonheur.

Cette séquence pourra s'appuyer sur le visionnage de tout ou partie du film. Dans le cadre de la réflexion philosophique, quelques **extraits** nous paraissent particulièrement significatifs :

- scène de la voiture avec la radio
- scène du chocolat Mococoa
- interview de Christof
- dialogue Truman/Marlon quand Truman pense que tout le monde le trompe
- dialogue Truman/Christof

Cette séquence est organisée en trois temps :

- en préambule, un questionnaire de visionnage pour les élèves
- une réflexion sur les différents thèmes philosophiques
- un corpus de textes pour prolonger la réflexion

Le film

Résumé du film :

Truman est la vedette d'un show télévisé très populaire, mais il ne le sait pas. Sa vie entière est filmée en direct : la petite ville dans laquelle il vit est en réalité un immense studio de cinéma, et sa mère, sa femme, ses amis sont tous des acteurs. Petit à petit, Truman va se douter de quelque chose, et va chercher à découvrir la vérité sur la réalité dans laquelle il vit.

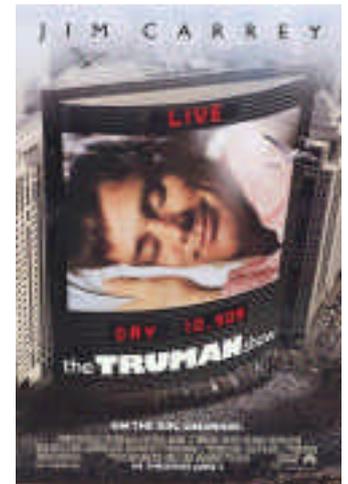
Rappel : personnages importants dans le film :

Truman : le héros, à son insu, d'une série télévisée

Christof : le réalisateur de la série télévisée, "créateur du monde de Truman"

Meryl et **Marlon** : sa femme et son meilleur ami, qui sont des acteurs

Sylvia : également une actrice, le premier amour de Truman, la seule qui essaye de lui dire la vérité



Fiche technique :

Film américain de Peter Weir

Année de Production 1998

Producteur Paramount

Durée 99 mn

Avec Jim Carrey (Truman Burbank), Laura Linney (Meryl Burbank / Hanna Gill), Noah Emmerich (Marlon), Natasha Mac Elhone (Lauren / Sylvia)

Questionnaire élèves

- Le film imbrique **plusieurs niveaux de réalité**. Distinguez-les. Ces différents niveaux de réalité sont indiqués par la façon dont le film est tourné. Précisez les différences avec un film classique.
- Quels **indices**, au fur et à mesure du film, permettent à Truman d'avoir des doutes concernant le monde dans lequel il vit ?
- Examinez le **titre** du film, du show télévisé : the **Truman show**. Que peut-on en penser ?
- Étudiez l'attitude de **Christof**, le réalisateur de la série télévisée. Qu'en pensez-vous ?
- Étudiez l'attitude des **spectateurs** du show (les serveuses, les vieilles dames, les gardiens..). Quelles remarques peut-on faire ?
- Comment interpréter la **remarque du gardien** à la fin du film : "*Il y a autre chose ? Où est le programme ?*", alors même que tous les téléspectateurs ont applaudi au départ de Truman du studio ?

Les thèmes philosophiques

La vérité

Le film interroge sur deux aspects de la vérité : l'erreur et le mensonge.

L'erreur, du côté de Truman

Truman se trompe sur ce qu'il croit être la réalité. Cette erreur est bien évidemment inconsciente. Progressivement, il va se rendre compte qu'il est victime d'une supercherie. Le film se présente donc comme une forme d'enquête : enquête menée par Truman sur la nature véritable du monde dans lequel il vit. Ce monde-là est-il bel et bien la réalité ou n'est-il qu'une fiction ?

On peut ainsi comparer la situation de Truman à celle des prisonniers dans l'**Allégorie de la Caverne de Platon (République)**. Comme les prisonniers, Truman a toujours vécu dans un monde illusoire, puisque Christof le récupère et le place dans le studio dès sa naissance. Comme les prisonniers, il n'a a priori aucun moyen de se rendre compte qu'il vit dans un "faux monde" puisque ce faux monde a une cohérence de fonctionnement et que tous les éléments qui le composent visent à le maintenir dans l'illusion.

Le mensonge, du côté de Christof et des acteurs du show

Christof a mis en œuvre un concept original – une série télévisuelle où le héros n'est pas un acteur, ne joue pas, mais vit sa propre vie, sans savoir dans quelle situation véritable il se trouve. Ce show est présenté comme étant donc réel : il présente bel et bien la vie réelle de Truman. Mais pour réaliser cette performance, il est indispensable de mentir à Truman. Cette manipulation de la vie de Truman est justifiée par Christof à deux niveaux :

- au niveau de Truman : Christof prétend lui procurer une vie heureuse, bien plus heureuse que celle qu'il pourrait avoir dans la « vie réelle ».
- au niveau des téléspectateurs : Christof veut leur apporter un divertissement de qualité. Des milliers de personnes suivent la série avec passion.

Christof se présente ainsi comme un « créateur de bonheur ». Mais on peut se demander si ce bonheur justifie de manipuler entièrement la vie d'un homme, de lui mentir en permanence. Le mensonge peut-il être juste parce qu'il est animé par de bonnes intentions ? Que vaut une telle justification d'un point de vue moral ?

Questionnaire élèves sur le thème de la vérité :

- Cherchez les définitions de l'erreur et du mensonge. Quelle est la différence entre les deux ? On peut considérer que, dans le film, Truman incarne le personnage qui se trompe, et que Christof incarne le personnage qui ment. Pourquoi ?
- Trois méthodes sont employées pour mentir à Truman : la dissimulation, l'affabulation et la manipulation. Précisez le sens de ces trois termes. Cherchez des exemples dans le film.
- Comment Truman s'efforce-t-il de découvrir la vérité ? Quelle méthode emploie-t-il ?
- Plusieurs stratagèmes sont progressivement mis en place par Christof pour éviter que Truman ne persévère dans sa recherche de la vérité. Lesquels ? Qu'en pensez-vous ?
- Quelles justifications Christof donne-t-il à ses mensonges ? Vous semblent-elles valables, justes ? Développez votre réponse.

> Pistes de réflexion :

Distinction illusion /réalité

Méthode de découverte de la vérité

Valeur morale du mensonge : mentir au nom du bonheur

> Textes philosophiques d'approfondissement :

Platon, *République* (Allégorie de la caverne)

Définitions du mensonge par Saint Augustin et Alain

L'existence, la conscience

Deux problématiques sont ici abordées, la première concerne le **caractère artificiel de la vie humaine**, la seconde associe le thème de l'existence à celui de **l'art** : quelle différence y a-t-il entre une vie ordinaire vécue et une vie ordinaire représentée ?

Nous sommes tous des acteurs

Le film peut être envisagé comme une réflexion sur l'idée classique que la vie est un théâtre, vie dans laquelle nous jouons tous la comédie sans pouvoir jamais être sincère. Nous sommes tous condamnés à jouer des personnages : la mère de famille, le professeur, l'élève, l'adolescent, l'amoureuse...

La société, avec ses règles, ses conventions, les autres, avec leurs attentes envers nous, leurs préjugés sur nous, et nous-mêmes, avec nos peurs, nos faiblesses, tout nous pousse à nous réfugier dans des rôles. Nous avons autant de rôles différents que d'aspects dans notre vie : le rôle d'élève au lycée, le rôle d'amoureux de X, le rôle de grand frère, le rôle... Mais nous ne pouvons jamais être nous-même, enlever le masque.

Mais on peut se demander s'il y a quelque chose à trouver si on enlève le masque. Que suis-je, indépendamment de tous ces rôles ?

La représentation de l'existence humaine par l'art

Le show créé par Christof présente la vie d'un homme ordinaire. Truman n'est pas ni super-héros, ni un aventurier ; il ne vit aucune aventure extraordinaire, mais au contraire une existence banale dans une petite ville, semblable à beaucoup de banlieues américaines. Bref, il est "monsieur tout le monde".

Comment expliquer alors l'engouement des téléspectateurs pour la vie de Truman, alors que celle-ci présente peu de différences avec la leur ? L'intérêt qu'ils portent à Truman, ils ne le porteraient pas sur la vie de leur voisin. Pourquoi ?

On peut noter deux particularités dans le show de Christof : premièrement, à la différence de la réalité ordinaire, il s'agit d'une création, où Christof, comme tout auteur de romans, de films... décide des caractères des acteurs, de l'action...

Mais deuxièmement, à la différence d'une création ordinaire, il y a un élément imprévisible : Truman, qui ne joue pas mais vit sa "vraie vie".

Le show de Christof se trouve donc à l'intermédiaire entre réalité et création. Et on peut penser que là est la clef de son succès : les téléspectateurs peuvent s'identifier tout en ayant une distance, distance précisément nécessaire pour l'apparition des émotions.

Ainsi, le show leur permettrait une forme de catharsis : ils peuvent ressentir à l'égard de Truman l'éventail des sentiments humains, sans gêne, sans honte, sans envie. Ils sont envers Truman tout entier dans l'émotion sans qu'aucun autre intérêt ne s'y mêle, comme c'est le cas dans la vie réelle.

Questionnaire élèves sur le thème de l'existence :

- Truman, au début du film, ne sait pas qu'il est victime d'un supercherie, et pourtant, il nous semble jouer lui aussi la comédie. Quelles scènes dans le film invite à partager cette idée ? A votre avis, qu'est-ce que le réalisateur du film, Peter Weir, cherche ici à dire, en présentant Truman comme un "mauvais acteur" ?

- Meryl, la femme de Truman, se retrouve progressivement prise au dépourvu par Truman et ne sait plus comment jouer son rôle. Étudiez l'évolution de son attitude. Après une dernière dispute avec Truman, elle tombe en larme dans les bras de Marlon et s'exclame : "Ce n'est pas dans mon contrat !". Comment comprendre cette réplique ? Dans la vie de tous les jours, n'avons-nous pas parfois la tentation de nous exprimer ainsi ? Dans quelles situations ? Est-ce cependant possible ?

- Le show inventé par Christof rappelle les émissions de télé-réalité et les séries télévisuelles. Comment expliquer que ce type de télévision remporte un tel succès auprès des téléspectateurs ?

- Réalité et représentation/imitation de la réalité : quelles sont les différences, les points communs ? Pourquoi, à votre avis, cherche-t-on à représenter la réalité ?

- On peut distinguer deux formes d'art : un art d'imitation et un art d'invention. Mais l'art d'imitation n'est-il qu'une simple reproduction, et l'art d'invention est-il pure création, à partir de rien ? Que peut-on en conclure concernant les rapports entre l'art et la réalité ? Appuyez-vous sur des exemples précis.

> Pistes de réflexion :

l'existence humaine : entre authenticité et mauvaise foi
le rôle de la représentation dans l'art
la catharsis

> Textes philosophiques d'approfondissement :

Platon, *République* (Allégorie de la caverne)
Définitions du mensonge par Saint Augustin et Alain

La liberté

Le film peut être abordé comme une défense de la liberté individuelle ou liberté privée.

On peut considéré ce film comme une parabole des relations entre un Etat tutélaire, tout-puissant, agissant au nom du soit disant bonheur de ses membres, et l'individu, avide de liberté, représenté par Truman.

Sont ainsi opposées une conception de l'Etat providence, qui vise à procurer à tous le bonheur et une conception libérale de la société : la valeur suprême étant la liberté individuelle. Le film défendrait ainsi l'une des valeurs fondamentales de la société américaine.

Questionnaire élèves sur le thème de la liberté :

- Cherchez les définitions de : Etat providence, Etat gendarme, liberté privée.
- Quelle est la position concernant les relations Etat/individus défendue par le libéralisme politique ?
- Sylvia milite pour la libération de Truman. Mis à part la question amoureuse, comment interpréter son combat ?
- La relation amoureuse entre Sylvia et Truman est refusée par Christof. Les mesures employées peuvent faire penser à celles d'une police politique. Pourquoi ?
- Dans toute la ville, dans la maison, la voiture de Truman, des caméras sont placées partout pour filmer sa vie. Truman est ainsi sous surveillance permanente. A quel type de régime politique, l'omniprésence des caméras peut-elle faire penser ? Développez le parallèle.
- Etudiez le dialogue entre Christof et Truman à la fin du film.

> Pistes de réflexion :

Relations Etat/individu
Valeur politique suprême : le bonheur ou la liberté

> Textes philosophiques d'approfondissement :

Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*

Le bonheur

Christof justifie sa manipulation de la vie de Truman en affirmant qu'il lui offre une vie heureuse et que le show qu'il a créé procure des instants de bonheur à des milliers de téléspectateurs.

Mais ce bonheur, Truman, n'en veut pas : il rêve d'un ailleurs. Enfant, il voulait être explorateur, adulte, il veut partir aux îles Fidji retrouver celle qu'il aime.

Deux conceptions du bonheur sont ainsi opposées dans le film : le bonheur offert par Christof et le bonheur imaginé par Truman.

Le bonheur de Christof :

- La ville du show ressemble à une publicité de promoteur immobilier – une ville propre sans déteritus, sans SDF, sans violence, sans immeubles insalubres...

- Les éléments du bonheur offert à Truman sont un métier tranquille, une jolie femme sans problème, une petite maison.

- Quand Truman commence à émettre à Meryl, sa femme, son dé »sir de voyage, elle lui propose d'acheter une nouvelle tondeuse, et d'avoir un enfant.

Tous ces éléments correspondent à un bonheur d'une société de consommation, de classe moyenne. C'est un bonheur tranquille, sans dépassement de soi.

Le bonheur de Truman :

Christof a mis en œuvre un concept original – une série télévisuelle où le héros n'est pas un acteur, ne joue pas, mais vit sa propre vie, sans savoir dans quelle situation véritable il se trouve. Ce show est présenté comme étant donc réel : il présente bel et bien la vie réelle de Truman. Mais pour réaliser cette performance, il est indispensable de mentir à Truman. Cette manipulation de la vie de Truman est justifiée par Christof à deux niveaux :

- Au niveau de Truman : Christof prétend lui procurer une vie heureuse, bien plus heureuse que celle qu'il pourrait avoir dans la "vie réelle".

- Au niveau des téléspectateurs : Christof veut leur apporter un divertissement de qualité. Des milliers de personnes suivent la série avec passion.

Christof se présente ainsi comme un "créateur de bonheur". Mais on peut se demander si ce bonheur justifie de manipuler entièrement la vie d'un homme, de lui mentir en permanence. Le mensonge peut-il être juste parce qu'il est animé par de bonnes intentions ? Que vaut une telle justification d'un point de vue moral ?

Questionnaire élèves sur le thème du bonheur :

- Christof prétend offrir à Truman une vie heureuse : que lui offre-t-il qui, à ses yeux, doit lui procurer le bonheur ?

- Quand Truman commence à manifester son malaise, Meryl adopte plusieurs attitudes : elle lui propose d'acheter une nouvelle tondeuse ; qu'ils aient un enfant , elle organise un dîner avec sa mère durant lequel ils regardent tous les trois les photos de famille ; elle l'incite à regarder son émission de télévision favorite. A quelle sorte de bonheur correspondent ces différentes propositions ?

- Truman persistant dans son désir d'évasion, Christof organise deux événements : le retour de son père disparu ; le départ de Meryl et l'arrivée d'une nouvelle femme dont le rôle est de séduire Truman. Ces deux événements échouent à faire changer d'avis Truman. Pourquoi, à votre avis ?

- Pensez-vous que si Truman avait pu vivre avec Sylvia, il aurait été heureux et n'aurait plus voulu voyager ? Justifiez votre réponse.

> Pistes de réflexion :

Utopie

Le bonheur : réalité ou idéal

Conditions nécessaires/suffisantes du bonheur

> Textes philosophiques d'approfondissement :

John Suart Mill, *L'utilitarisme*

Textes philosophiques

Texte 1 : L'allégorie de la caverne

D'étranges prisonniers...

" Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne, dont l'entrée, ouverte à la lumière, s'étend sur toute la longueur de la façade ; ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou pris dans des chaînes, en sorte qu'ils ne peuvent bouger de place, ni voir ailleurs que devant eux ; car les liens les empêchent de tourner la tête ; la lumière d'un feu allumé au loin sur une hauteur brille derrière eux ; entre le feu et les prisonniers, il y a une route élevée ; le long de cette route figure-toi un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent entre eux et le public et au-dessus desquelles ils font voir leurs prestiges.

- Je vois cela, dit-il.

- Figure-toi maintenant, le long de ce petit mur, des hommes portant des ustensiles de toute sorte, qui dépassent la hauteur du mur, et des figures d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, de toutes sortes de formes ; et naturellement parmi ces porteurs qui défilent, les uns parlent, les autres ne disent rien.

- Voilà, dit-il, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

- Ils nous ressemblent, répondis-je. Et d'abord penses-tu que dans cette situation ils aient vu d'eux-mêmes et de leurs voisins autre chose que les ombres projetées par le feu sur la partie de la caverne qui leur fait face ?

- Peut-il en être autrement, dit-il, s'ils sont contraints toute leur vie de rester la tête immobile ?

- Et des objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

- Sans contredit.

- Dès lors, s'ils pouvaient s'entretenir entre eux, ne penses-tu pas qu'ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes, en nommant les ombres qu'ils verraient ?

- Nécessairement.

- Et s'il y avait aussi un écho qui renvoyât les sons du fond de la prison, toutes les fois qu'un des passants viendrait à parler, crois-tu qu'ils ne prendraient pas sa voix pour celle de l'ombre qui défilerait ?

- Si, par Zeus, dit-il.

- Il est indubitable, repris-je, qu'aux yeux de ces gens-là la réalité ne saurait être autre chose que les ombres des objets confectionnés.

- C'est de toute nécessité, dit-il.

Une mystérieuse délivrance

- Examine maintenant comment ils réagiraient si on les délivrait de leurs chaînes et qu'on les guérit de leur ignorance, et si les choses se passaient naturellement comme il suit. Qu'on détache un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser soudain, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière, tous ces mouvements le feront souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de regarder les objets dont il voyait les ombres tout à l'heure. Je te demande ce qu'il pourra répondre, si on lui dit que tout à l'heure il ne voyait que des riens sans consistance, mais que maintenant plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ; si enfin, lui faisant voir chacun des objets qui défilent devant lui, on l'oblige à force de questions à dire ce que c'est. Ne crois-tu pas qu'il sera embarrassé et que les objets qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus véritables que ceux qu'on lui montre à présent ?

- Beaucoup plus véritables, dit-il.

- Et si on le forçait à regarder la lumière même, ne crois-tu pas que les yeux lui feraient mal et qu'il se déroberait et retournerait aux choses qu'il peut regarder, et qu'il les croirait réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?

- Je le crois, fit-il.

- Et si, repris-je, on le tirait de là par force, qu'on lui fit gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâchât pas avant de l'avoir traîné dehors à la lumière du Soleil, ne penses-tu pas qu'il souffrirait et se révolterait d'être ainsi traîné, et qu'une fois arrivé à la lumière, il aurait les yeux éblouis de son éclat, et ne pourrait voir aucun des objets que nous appelons à présent véritables ?

- Il ne le pourrait pas, dit-il, du moins tout d'abord.

L'initiation

- Il devrait en effet, repris-je, s'y habituer, s'il voulait voir le monde supérieur. Tout d'abord ce qu'il regarderait le plus facilement, ce sont les ombres, puis les images des hommes et des autres objets reflétés dans les eaux, puis les objets eux-mêmes ; puis élevant ses regards vers la lumière des astres et de la lune, il contemplerait pendant la nuit les constellations et le firmament lui-même plus facilement qu'il ne ferait pendant le jour le soleil et l'éclat du soleil.

- Sans doute.

- À la fin, je pense, ce serait le soleil, non dans les eaux, ni ses images reflétées sur quelque autre point,

mais le soleil lui-même dans son propre séjour qu'il pourrait regarder et contempler tel qu'il est.

- Nécessairement, dit-il.

- Après cela, il en viendrait à conclure au sujet du soleil, que c'est lui qui produit les saisons et les années, qu'il gouverne tout dans le monde visible et qu'il est en quelque manière la cause de toutes ces choses que lui et ses compagnons voyaient dans la caverne.

- Il est évident, dit-il, que c'est là qu'il en viendrait après ces diverses expériences.

Un retour malheureux

- Si ensuite il venait à penser à sa première demeure et à la science qu'on y possède, et aux compagnons de sa captivité, ne crois-tu pas qu'il se féliciterait du changement et qu'il les prendrait en pitié ?

- Certes, si.

- Quant aux honneurs et aux louanges qu'ils pouvaient alors se donner les uns aux autres, et aux récompenses accordées à celui qui discernait de l'œil le plus pénétrant les objets qui passaient, qui se rappelait le plus exactement ceux qui passaient régulièrement les premiers ou les derniers, ou ensemble, et qui par là était le plus habile à deviner celui qui allait arrivera, penses-tu que notre homme en aurait envie, et qu'il jalouserait ceux qui seraient parmi ces prisonniers en possession des honneurs et de la puissance ? Ne penserait-il pas comme Achille dans Homère, et ne préférerait-il pas cent fois n'être qu'un valet de charrue au service d'un pauvre laboureur, et supporter tous les maux possibles, plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait ?

- Je suis de ton avis, dit-il ; il préférerait tout souffrir plutôt que de revivre cette vie-là.

- Imagine encore ceci, repris-je ; si notre homme redescendait et reprenait son ancienne place, n'aurait-il pas les yeux offusqués par les ténèbres, en venant brusquement du soleil ?

- Assurément si, dit-il.

- Et s'il lui fallait de nouveau juger de ces ombres et concourir avec les prisonniers qui n'ont jamais quitté leurs chaînes, pendant que sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis et accoutumés à l'obscurité, ce qui demanderait un temps assez long, n'apprêterait-il pas à rire et ne diraient-ils pas de lui que, pour être monté là-haut, il en est revenu les yeux gâtés, que ce n'est même pas la peine de tenter l'ascension ; et, si quelqu'un essayait de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils pussent le tenir en leurs mains et le tuer, ne le tueraient-ils pas ?

- Ils le tueraient certainement, dit-il.

Platon, *République*, livre VII, (4ème siècle av J.-C.) trad. Émile Chambry, © Les Belles Lettres, Ed 1948, t. II, pp. 121 sq.

Texte 2 et 3 : Définitions du mensonge

- Il faut donc considérer ce qu'est le mensonge. Toute personne en effet qui dit le faux ne ment pas, si elle croit ou est convaincue que ce qu'elle dit est vrai. [...] Quiconque énonce en effet une chose qui est pour lui objet de croyance ou de conviction, même si cette chose est fautive, ne ment pas. Sa foi en ce qu'il énonce lui fait avancer ce qu'il a dans l'esprit, et ce qu'il avance est conforme à sa pensée.

Cela n'est pas toutefois sans défaut, bien qu'il ne mente pas, s'il ajoute foi à des choses incroyables ou croit connaître une chose qu'il ignore, dût-elle être vraie : il tient en effet l'inconnu pour connu.

Ment donc qui a une chose dans l'esprit, et en avance une autre, au moyen de mots ou de n'importe quel autre type de signes. Aussi dit-on également que le cœur du menteur est double, c'est-à-dire que sa pensée est double car elle embrasse ce qu'il sait être vrai et ne dit pas, et, en même temps, ce qu'il avance à sa place, tout en sachant ou en pensant que c'est faux. Aussi est-il possible de dire le faux sans mentir si l'on pense qu'il en va comme on le dit, bien qu'il n'en aille pas ainsi, et de mentir en disant le vrai, si on le tient pour faux et le présente comme vrai, bien qu'en fait, il en aille comme on le dit.

Saint Augustin, *Le Mensonge*, III, 3, (395 ap. J.-C.), trad. J Y Boriaud © Gallimard, coll. Pléiade, p. 734

- MENSONGE. — Le mensonge consiste à tromper, sur ce qu'on sait être vrai, une personne à qui l'on doit cette vérité-là. Le mensonge est donc un abus de confiance ; il suppose qu'au moins implicitement on a promis de dire la vérité. À quelqu'un qui me demande son chemin, il est implicite que je dois cette vérité-là ; mais non pas s'il me demande quels sont les défauts d'un de mes amis. Le juge lui-même admet qu'on ne prête point serment, si on est l'ami, l'employeur ou l'employé de l'inculpé. Et il peut être de notre devoir de refuser le serment (un prêtre au sujet d'une confession). Seulement refuser le serment c'est quelquefois avouer. Il faudrait alors jurer, et puis mentir ? Telles sont les difficultés en cette question, que les parents, les précepteurs et les juges ont intérêt à simplifier.

Alain, *Définitions*, in *Les dieux*

Texte 4 : le garçon de café

Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. Il n'y a rien là qui puisse nous surprendre : le jeu est une sorte de repérage et d'investigation. L'enfant joue avec son corps pour l'explorer, pour en dresser l'inventaire ; le garçon de café joue avec sa condition pour la réaliser. Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants : leur condition est toute de cérémonie, le public réclame d'eux qu'ils la réalisent comme une cérémonie, il y a la danse de l'épicier, du tailleur [...]

Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition. Mais c'est que, parallèlement, du dedans le garçon de café ne peut être immédiatement garçon de café, au sens où cet encrier est encrier, où le verre est verre.

Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, 1943, II, 2. Coll. « Tel », Gallimard, 1976, pp. 94-95.

Texte 5 : La catharsis

La tragédie est l'imitation d'une action grave et complète, ayant une certaine étendue, présentée dans un langage rendu agréable et de telle sorte que chacune des parties qui la composent subsiste séparément, se développant avec des personnages qui agissent, et non au moyen d'une narration, et opérant par la pitié et la terreur, la purgation des passions de la même nature.

Aristote, *Poétique*, VI

Nous voyons ces mêmes personnes, quand elles ont eu recours aux mélodies qui transportent l'âme hors d'elle-même, remises d'aplomb comme si elles avaient pris un remède et une purgation. C'est à ce même traitement dès lors que doivent être nécessairement soumis à la fois ceux qui sont enclins à la pitié et ceux qui sont enclins à la terreur, et tous les autres qui, d'une façon générale, sont sous l'empire d'une émotion quelconque pour autant qu'il y a en chacun d'eux tendance à de telles émotions, et pour tous il se produit une certaine purgation et un allègement accompagné de plaisir. Or c'est de la même façon aussi que les mélodies purgatrices procurent à l'homme une joie inoffensive.

Aristote, *Politique*, 1341b32-1342a17

Texte 6 : Danger d'un despotisme étatique pour la liberté individuelle

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant - de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas -, il les touche et ne les sent point -, il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril - mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur mais pourvu qu'il veuille en être l'unique agent et le seul arbitre - il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages -, que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre -, qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait. [...]

J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau,

pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques-unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple.

Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique* (1835), éd. 10/18, pp. 361-362

Texte 7 : Deux sortes de bonheur

Un être pourvu de facultés supérieures demande plus pour être heureux, est probablement exposé à souffrir de façon plus aiguë, et offre certainement à la souffrance plus de points vulnérables qu'un être de type inférieur ; mais, en dépit de ces risques, il ne peut jamais souhaiter réellement tomber à un niveau d'existence qu'il sent inférieur. Nous pouvons donner de cette répugnance l'explication qui nous plaira ; nous pouvons l'imputer à l'orgueil – nom que l'on donne indistinctement à quelques-uns des sentiments les meilleurs et aussi les pires dont l'humanité soit capable ; nous pouvons l'attribuer à l'amour de la liberté et de l'indépendance personnelle, sentiment auquel les stoïciens faisaient appel parce qu'ils y voyaient l'un des moyens les plus efficaces d'inculquer cette répugnance ; à l'amour de la puissance, ou à l'amour d'une vie exaltante, sentiments qui tous deux y entrent certainement comme éléments et contribuent à la faire naître ; mais, si on veut l'appeler de son vrai nom, c'est un sens de la dignité que tous les êtres humains possèdent, sous une forme ou sous une autre, et qui correspond – de façon nullement rigoureuse d'ailleurs – au développement de leurs facultés supérieures. Chez ceux qui le possèdent à un haut degré, il apporte au bonheur une contribution si essentielle que, pour eux, rien de ce qui le blesse ne pourrait être plus d'un moment objet de désir.

Croire qu'en manifestant une telle préférence on sacrifie quelque chose de son bonheur, croire que l'être supérieur – dans des circonstances qui seraient équivalentes à tous égards pour l'un et pour l'autre – n'est pas plus heureux que l'être inférieur, c'est confondre les deux idées très différentes de bonheur et de satisfaction. Incontestablement, l'être dont les facultés de jouissance sont d'ordre inférieur, a les plus grandes chances de les voir pleinement satisfaites ; tandis qu'un être d'aspirations élevées sentira toujours que le bonheur qu'il peut viser, quel qu'il soit – le monde étant fait comme il l'est – est un bonheur imparfait. Mais il peut apprendre à supporter ce qu'il y a d'imperfections dans ce bonheur, pour peu que celles-ci soient supportables ; et elles ne le rendront pas jaloux d'un être qui, à la vérité, ignore ces imperfections, mais ne les ignore que parce qu'il ne soupçonne aucunement le bien auquel ces imperfections sont attachées. Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. Et si l'imbécile ou le porc sont d'un avis différent, c'est qu'ils ne connaissent qu'un côté de la question : le leur. L'autre partie, pour faire la comparaison, connaît les deux côtés.

Mill, *L'utilitarisme* (1861), chap II, éd. Flammarion